

Société

D'AQUARELLISTES

FRANÇAIS



Maurice Leloir

PARIS

H LAUNETTE EDITEUR
LIBRAIRIE ARTISTIQUE
22, Rue de Vaugirard, 22, Paris

GOUPIL & CIE EDITEURS
PARIS _ 9, RUE CHAPTAL
19 Boul^d Montmartre _ 2, Place de l'Opéra



ÉDOUARD DE BEAUMONT



Je ne veux pas écrire ici une biographie quelconque. Je rêve, étant donné le caractère du personnage que j'ai à définir, de tracer une manière d'étude où la fantaisie et l'imprévu joueront les principaux rôles. Des dates précises, des événements chronologiques paralyseraient mon idée en quête d'inédit. Il est juste de noter que si je tentais de raconter par le menu la carrière artistique de M. de Beaumont, je serais bien vite pris de court. En effet, ce peintre qui eût vécu à souhait dans les ruelles où l'art du dix-huitième siècle aimait à s'égarer, rendrait perplexe le mémorialiste qui essayerait de le suivre au jour le jour. Comme les peuples heureux, il n'a pas d'histoire; ou, s'il en a une, personne n'en connaît les particularités. Il peint, il crée des œuvres diversement classées, mais que je

trouve intéressantes parce qu'elles ont été enfantées sans pose et sans prétention. Elles sont. Elles vivent en dépit des horizons austères où se place l'œil des critiques qui tâchent d'être sévères à une époque où la sévérité n'est que de l'hypocrisie déguisée.

Sans fard, je dirai que M. de Beaumont est un poète pour qui l'éternel féminin réserve toutes les ivresses que recherche l'Humanité. Il a chanté la Femme. Il en a fait, mais toujours avec un peu de malice, le centre de ses conceptions, le pivot de ses inventions. A l'égal de tous les adorateurs de la Forme, il a dressé haut dans l'azur le piédestal où plane audacieux, superbe, divin, l'Être supérieur de par sa faiblesse, la souveraine devant le trône de laquelle s'agenouillent les Dominations terrestres.



Ici serait-il bon d'ouvrir une parenthèse et d'expliquer, en quelques lignes, le milieu qui vit naître et grandir un recommenceur — qui est-ce qui n'est pas le recommenceur ou le continuateur de quelqu'un? — désireux de traduire sur la toile ce que Clodion réalisait quand ses doigts passionnés animaient la glaise.

M. de Beaumont que sa situation, ses espérances et ses ambitions avaient mêlé à un cénacle de délicats, n'a jamais été entraîné vers les sommets antiques. Il demandait à l'art bien plus la note galante que l'accent tragique. Non pas qu'il se sentît inapte à comprendre les ivresses des sacrifices stériles, bien au contraire. Mais c'était là une question de tendance que la solennité un peu hautaine des peintres de son temps ne pouvait modifier. Il était tant soit peu dépaysé au milieu des lutteurs résolus qui, en plein épanouissement du salutaire mouvement romantique, se ruaient dans l'arène et s'acharnaient à vaincre les derniers tenants de l'art classique. Tout jeune encore, il coudoyait les Delacroix, les Delaroche, les Scheffer, portant à travers le monde l'étendard de l'art nouveau. Sur le passage de ce dernier, il frémissait d'ardeur généreuse, il se grisait d'enthousiasme — pour revenir aussitôt après à la *mie, ô gué!*

C'était l'heureux temps où M. de Beaumont travaillait porte à porte avec Isabey, dans un des ateliers de l'avenue Frochot, devenue célèbre aujourd'hui, et d'où tant de pages étincelantes sont sorties. Temps regretté,

temps de la *vache enragée* et de l'avenir incertain! Temps d'insouciance, de sacrifices, de renoncements. Temps qui paraît, pour ceux qui l'ont connu, le paradis perdu des illusions envolées.

Un certain jour de printemps, vers six heures du soir, en pleine révolution de Février 1848, M. T. entra chez Isabey, où M. de Beaumont se trouvait, avec cinq ou six rapins. Il tenait à la main une aquarelle de Gallait, le Gallait d'*Art et Liberté*, qui habitait aussi avenue Frochot, et il dit : « Je viens d'acheter ça mille francs; l'artiste l'a commencé ce matin. » Le prix était énorme pour l'époque, et tous ceux qui étaient là comprirent que le rusé marchand se faisait une réclame en payant cher une aquarelle, afin d'obtenir d'un seul coup la considération de toute la colonie de l'avenue Frochot. Sur mes notes, notes que j'accumule depuis vingt ans, je trouve qu'à dater de 1850, M. de Beaumont a fait une trentaine d'aquarelles pour la Russie, commandées par la maison Juste, de Saint-Pétersbourg. Un peu plus tard, nouvelle série de dix compositions pour l'empereur Nicolas. Depuis, la vogue s'est accrue, et le peintre bizarre, sauvage, et pourtant charmant qui m'occupe, a augmenté son bagage qui s'en va, pièce à pièce, dans le monde entier.





Le véhicule qui sert à ces migrations est multiple. Tantôt ce sont les marchands qui le traînent, tantôt ce sont les faux amateurs, achetant un objet d'art comme on acquiert une valeur en Bourse, dès qu'il y a une hausse probable en perspective. A ces Mécènes *à la petite semaine* je consacrerai tout à l'heure un paragraphe spécial. M. de Beaumont eut la bonne fortune d'avoir toujours affaire aux marchands, et non à cette variété de personnages : les amateurs! lesquels demanderaient un La Bruyère pour être peints tels

qu'ils sont. Je reviens à l'amateur, et je vais tâcher d'en donner un croquis qui permettra de reconnaître l'original. Il y a amateur et amateur, comme il y a fagot et fagot.

L'amateur d'aquarelles n'est pas l'homme passionné, si rare aujourd'hui, mais celui qui, seulement par vanité, paye de gros prix. Il présente maintenant un caractère particulier. Sauf de rares exceptions, il est d'ordinaire encombrant et gêneur. Il arrive à l'improviste, en pleine séance, chez les peintres, et les interrompt dans leurs travaux. Il affole les modèles femmes. Il parle haut, s'agite sans cesse, piétine en zig-zag autour du protégé — le peintre — qu'il obsède. Il se met dans son jour, il sème de la cendre de cigare sur ses couleurs, ou bien encore, par ineptie, touche à tout, dérange les étoffes qui posent, crime de lèse savoir-vivre; enfin, quand il ne fait plus assez clair pour qu'il puisse continuer de faire des mines dans les miroirs de l'atelier, on croit qu'il va partir. Hélas! il produit l'effet des feux d'artifice mouillés : il ne part pas! Il hume et digère une fois de plus ce qui reste chez l'artiste d'air respirable. Pourquoi demeure-t-il? Ah! oui, pourquoi demeure-t-il? Il attend un ami qu'il doit présenter au peintre. Or, les amis de l'amateur, c'est le comble. Je ne sais plus qui a dit : Ces gens-là sont les punaises de l'atelier! De ces relations intempestives où la vanité de l'homme riche joue le premier rôle, dérivent, chez les peintres, les gros prix actuels, basés sur la nullité de celui qui achète et sur l'ennui qu'il cause aux artistes. Le « vous m'en direz tant » de la femme honnête à qui un grand seigneur offrait un million pour prix de sa défaite, serait de mode ici.



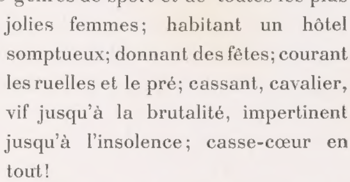
Cette digression m'a éloigné de mon sujet et m'a fait rompre le fil de mon discours. Je rattache le fil brisé et je reprends le discours interrompu.

M. de Beaumont est un heureux d'idées bien plus qu'un exécutant. Remarquez les toiles qu'il a composées, les aquarelles qu'il a peintes, et

vous y trouverez bien plus le thème que le développement logique de ce thème.

Il aime au suprême degré la recherche dans la forme délicate. N'est-ce pas lui qui imagina d'offrir à une femme de qualité supérieure, « quelque chose dans presque rien »; c'est-à-dire un gros scarabée d'émeraude niché dans une rose naturelle dont les feuilles étaient perlées d'étincelantes gouttes de rosée en vrais diamants de la rue de la Paix!

Étrange nature en somme que celle de ce peintre de galantes aventures. On se le figure amoureux de tous les genres de sport et de toutes les plus jolies femmes; habitant un hôtel somptueux; donnant des fêtes; courant les ruelles et le pré; cassant, cavalier, vif jusqu'à la brutalité, impertinent jusqu'à l'insolence; casse-cœur en tout!





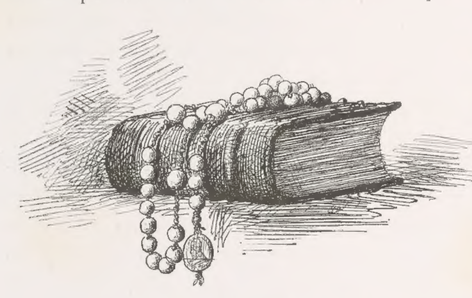
Que la fiction est donc loin de la réalité!

M. de Beaumont vit en misanthrope, loin des foules qu'il méprise et du bruit qu'il redoute, claquemuré, cadenassé dans un logis dont les initiés peuvent à grand'peine franchir le seuil. Mais dès qu'on l'a passé, ce seuil, dès que la patte blanche a été reconnue, comme tout aussitôt l'air maussade fait place à la bienveillance, la crainte à l'espoir; la bonne et franche poignée de main on échange bien vite. Et alors, c'est un débordement de verve qui se déchaîne, avec des mots et des traits à chaque moment; tout un fond d'appréciations sur l'art des autres, avec des anecdotes qui deviennent de l'histoire sous la chaleur à l'emporte-pièce du causeur. C'est une sorte de sage qu'on entend, un de ces êtres qui ont beaucoup fréquenté, beaucoup entendu et beaucoup retenu. Revenu des rêves et des illusions que l'humanité réserve d'ordinaire à ceux qu'elle veut aguerrir, M. de Beaumont s'enferme avec une sorte de philosophie à lui.

Ce curieux, ce *type*, dans un milieu social où une seule empreinte sert à

résumer une époque, est non seulement un friand du pinceau, mais encore un friand de la plume. Avant d'aborder la suite de livres spéciaux dont le premier : *L'Épée et les Femmes* a paru récemment chez Jouaust, il a publié des études très serrées et très savantes, sans pédanterie, dans des journaux et dans la *Gazette des Beaux-Arts*. C'est à lui qu'on doit les travaux si attrayants sur les armes de Napoléon III, sur la collection du comte de Nieuwerkerke, de sir Richard Wallace, de M. Spitzer. Il a écrit en outre des rapports, des monographies et rédigé les catalogues raisonnés de différentes collections de choix — hormis de la sienne.

Comme tous les hommes bien équilibrés, M. de Beaumont mêle l'analyse des choses à la psychologie des âmes. Tout ce qu'il voit l'intéresse, et tout ce qui l'intéresse est immédiatement noté par lui et classé. Ainsi le grain qui doit servir aux semailles prochaines est engrangé. Vienne l'époque favorable, et ce grain, espoir du lendemain, s'en ira, porté par le « geste auguste du semeur », féconder le sillon où sommeillent les récoltes futures.



Tenez, à votre intention, lecteur bienveillant — comment un lecteur ne serait-il pas bienveillant? — je copie à l'insu de l'écrivain et sans que l'artiste puisse s'en douter, ce joli pastel du modèle parisien :

« Le modèle de femme, le vrai modèle de corps ou seulement de visage, c'est-à-dire les gentilles créatures de dix-huit à vingt-cinq ans qui posent pour nous, nues ou vêtues, sont presque toujours inexactes. Elles viennent neuf fois sur dix en retard à leurs séances.

« Le froid, la chaleur, le verglas, la pluie et même le beau soleil leur sont prétexte journalier de n'arriver qu'après l'heure convenue. C'est le mauvais côté de la médaille ; mais l'autre côté se montre parfois tout à fait gentil.

« Il y a dans l'imprévoyance insoucieuse de ces jeunes femmes, vivant au jour le jour et se fichant du reste, un charme tapageur tout particulier. Elles représentent chez nous autres le féminin tout entier, avec son désir

à outrance de plaire, selon la plus coquette acception du mot. En décembre, elles nous viennent souriant quand même, avec leurs cheveux poudrés de neige ou perlés de givre; il y en a qui sont ravissantes ainsi.

« En avril, elles nous apportent le premier lilas de la saison, en nous tendant leur joue; elles ne nous demandent qu'un baiser pour leur peine. Ce sont ces têtes vraiment folles qui, durant les tristes jours des mois sombres de l'automne et de l'hiver, nous préservent du *spleen* par leur entrain, leurs éclats de rire, leur babillage et leurs chansons.

« C'est vers dix heures et demie que commence ordinairement la journée d'une quelconque jolie personne nous faisant *la grâce* de nous servir de modèle.

« Enfin, la voilà! Une fois tranquillisé par son arrivée, nous nous préparons, avant le déjeuner, à notre travail de l'après-midi. D'abord, nous lui indiquons la pose qu'elle devra nous donner durant le reste du jour, ou bien, encore indécis, nous lui essayons, cherchant un geste ou un sujet nouveau, des habillements de tous les genres.



« Allons, ma petite, tourne-toi! — La plupart du temps nous les tutoyons, ces petites amies : *Honni soit qui mal y pense!* — Allons tourne-toi; et nous ajustons de mille manières différentes sur la gentille créature résignée toutes sortes de précieux chiffons, de vieux velours d'Italie à reflets délicats ou d'étoffes d'Asie brochées d'or.

« Nous emmitouflons la jolie fille, de gaze de l'Inde ou de satin du Japon, composant ainsi des images imprévues dans de vrais costumes de rêves. — D'autres fois, nous la revêtons, la chère petite, de gaillardes nippes du dernier siècle, du temps des houlettes enrubannées et des paniers fleuris, où les femmes nous jetaient résolument à la tête leur gorge nue sortant d'un corsage trop étroit. Ainsi affublées, certaines Parisiennes à teint de roses du Bengale, à petit nez mutin et à pieds mignons — vous voyez cela d'ici — sont de vrais bijoux dont on raffole en cachette.

« Malheur au peintre qui les aime ouvertement, car après cela la

séductrice ne lui veut plus rien poser, et refuse de laisser entrer chez lui d'autres femmes qu'elle.

« S'il s'agit d'un modèle purement d'ensemble, c'est la même chose, quoique la mise en scène soit différente. La belle fille, en costume de statue dénouant ses cheveux d'or ou de fine couleur roussâtre, met avec recherche, sans scrupule dans sa beauté, toutes les séductions de la femme. Elle parle, elle *minaude* en quelque sorte avec les exquises souplesses de son corps. Ensuite, n'ayant plus rien à dévoiler de ses charmes, elle nous dénonce pour se distraire les instincts les plus cachés de son sexe. Il y en a qui semblent en cela se soumettre au démon de la révélation : celui qui possède certains criminels pris de l'irrésistible désir de *dire tout;* alors, elles nous apprennent dans l'intime perversité de l'aveu, leur étrange passé, leurs désirs bizarres, leurs émotions les plus intimes et leurs vices les plus aimables.



« Si l'occasion d'étudier à loisir l'être féminin au moral en même temps qu'au physique s'est jamais présentée, c'est bien certainement durant les longues heures où nos modèles, fatigués d'être immobiles, se révoltent contre le silence et contre l'ennui.

« Les gens du monde ont en général des idées très vagues ou très fausses sur les rapports qui existent entre les vrais peintres et leurs modèles.

« Mlle Aurore, dans *Diane de Lys*, l'adorable comédie de Dumas fils, a donné au public une idée exacte de ces rapports, presque toujours



de caractère platonique. Excepté dans les ateliers d'amateurs peintres où se gâtent, se pervertissent et se déforment les vraies filles de la paresse, tout se passe d'habitude, en fait de pose, le plus honnêtement du monde. Aussi, rien de moins étonnant que d'apprendre un beau matin que Vénus, Diane ou quelque nymphe tant de fois représentée, s'est réellement mariée à certain mortel affolé de ses charmes, surtout parce qu'ils sont recherchés et ont été constatés par les maîtres modernes.

« D'autres, les plus jolies, se laissent entretenir selon la référence que leur donne notre estimation de leur beauté.

« Ne pas penser pour cela de mal du métier de modèle; il a certaine-

ment son prestige, car bien des *honnestes dames* grillent d'avoir, comme les déesses devant Pâris, un jugement, une consécration définitive de leur beauté par le peintre. Les femmes d'élite, il faut le remarquer, ont toujours aimé, en dépit des prédicateurs, à se décolleter le plus possible.

« Une d'elles disait dernièrement, ravie d'être tout plein jolie : « Si « j'étais bien sûre que l'on ne me reconnût pas trop, je poserais volontiers « une Vénus quelconque ; cela m'amuserait de figurer ainsi au Salon « prochain. »

« Eh bien, oui, Mesdames, vous êtes plus exquises en beauté que les autres femmes ; mais ce qui est encore plus victorieux, voyez-vous, c'est que vous êtes — dit-on — « les seules avec lesquelles on puisse causer quand on n'a plus rien à vous dire. »



Je trouve dans le portrait que creuse d'un trait vif le peintre de tant de pages où la finesse et la pureté de la forme se doublent de l'harmonie chatoyante de la couleur, un ton particulier, une ligne serrée et ferme qui sent l'écrivain nourri de la moelle des forts. J'y découvre aussi une certaine grâce attendrie, une pointe de mélancolie qui prouvent que le cénobite volontaire, enfermé dans la retraite, n'a pas abdiqué tout sentiment de mansuétude et d'attendrissement. Il a beaucoup connu ces jolis oiseaux jaseurs qu'on appelle des modèles, il en a confessé certains, il en a consolé d'autres ; il sait qu'un cœur bat dans ces poitrines, mises à nu par le besoin du métier, que des douleurs y naissent, que des passions s'y suicident, et que les bons sentiments y rachètent souvent les pires trahisons. Il a parfois le scepticisme de Don Juan, mais comme Don Juan, il donnera son obole aux Pauvres, « pour l'amour de l'humanité ».

Ce désillusionné a des retours vers la bonté ; ce sceptique croit encore à de certaines choses qu'il nie avec ostentation. Il suffit de voir

quelques-unes de ses compositions pour en être convaincu. Le souvenir d'une d'elles me revient fort à propos. Le sujet est simple : sur le palier d'un cinquième étage, une porte; à droite de la porte, un cordon de sonnette terminé par un pied de biche; au pied de biche, une fleur; et sur le bois de l'huis impitoyablement fermé, un nom : Marie! Sans être Edgar Poë, ni même le Zadig de Voltaire, je puis reconstituer l'épisode, et cela grâce au peintre qui laisse deviner tout ce qu'il ne dit pas :

« Elle est venue. On suppose qu'elle est toute jeune, et l'on pense bien qu'elle est à croquer. Elle a grimpé, non sans en être essoufflée, l'escalier de la mansarde. Ce doit être un dimanche; à coup sûr, c'est la saison des roses. Elle était pleine de projets, de désirs; elle avait espéré s'enfoncer avec Lui dans la campagne, pénétrer sous les allées ombreuses, peut-être cueillir la noisette, et se barbouiller les lèvres avec les mûres cueillies aux buissons. Aussi quelle déception devant cette porte muette à ses appels. Elle souligne son regret de son nom, et elle s'enfuit après avoir attaché une rose au pied de biche. Mais tenez, une larme est tombée, et la rose s'est effeuillée. » — « Le grand défaut de celui que nous aimons, a dit une femme d'esprit, est d'être toujours mal à propos auprès de nous, et de ne pas s'y trouver quand il serait de son intérêt et de notre plaisir qu'il y fût. »



A l'angle de l'une des tours de Notre-Dame, sur l'étroite galerie dont la découpure domine de cinquante mètres le sol du parvis, sont blottis, à demi cachés derrière les ailes de pierre d'une image diabolique, deux jeunes amoureux de première semaine.

La statue accoudée sur la balustrade regarde, en tirant la langue d'un air gouailleur, ce Paris à vol d'oiseau qui s'étend autour d'elle. Le sourire ironique du démon sculpté exprime une sorte de défi à la ville de toutes les turbulences. Il semble lui dire : « Bouleverse tant que tu voudras les anciens préjugés et les choses de la vie, jamais tu n'empêcheras le printemps d'avoir chaque année ses mêmes tendresses que je protège par intérêt. »

Ce sujet charmant a pour titre : *Où diable l'amour va-t-il se nicher?*



Il me serait loisible de multiplier les citations, de rappeler les exemples, de mettre en lumière l'*idée* que cherche toujours le peintre, et qu'il définit avec un si charmant pinceau. Mais à quoi bon? j'ai prévenu que dans cette étude, je m'occuperais au moins autant de l'homme que de l'artiste, car si l'artiste a sa valeur, l'homme est vraiment « quelqu'un ». En dehors de son art, qu'il connaît « jusques en ses verrues», il tiendrait une large place parmi les écrivains et parmi les savants de ce temps-ci. Il est érudit, de même que l'étaient les bénédictins d'autrefois, et ainsi qu'eux, sans bruit, il poursuit son vaillant labeur. Ce qui explique la persévérance de M. de Beaumont, c'est qu'il a une passion, une de ces passions qui emplissent la vie d'un être intelligent, et qui lui tiennent lieu de famille et d'affection. Il est collectionneur et bibliomane. Il accapare les épées, et il draine tous les livres qui ont quelque rapport avec ses favorites. Ah! l'étonnante bibliothèque, la merveilleuse réunion des plus belles rapières qu'on connaisse! Au dire de M. Spitzer, le fameux collectionneur que l'on sait, M. de Beaumont a quelque chose comme cinq cent mille francs d'épées dignes des plus riches musées.

Je les ai vus, je les ai maniés, ces dagues étincelantes, ces glaives à lames terribles avec lesquels on écrirait un roman chevaleresque

comparable à la *Chanson de gestes*. Parmi ces rapières et ces dagues d'un travail exquis, œuvres d'Italie, de France ou d'Allemagne, marquées de poinçons renommés, à monture ciselée, damasquinée d'or ou relevée d'émail, figurent en première ligne : Une épée de tournoi de l'empereur Frédéric III, datée de 1450. Elle fut offerte au baron Percy, durant les campagnes du premier Empire, par les bourgeois de Dresde. Une autre épée, toute dorée jusqu'à la pointe, présente, gravé sur ses plats, l'écusson des armes et le nom du baron Kres de Kressenteinn, gouverneur de la ville de Nuremberg dans les dernières années du xve siècle.

Comme je ne veux pas avoir l'air de dresser un catalogue, je citerai pour terminer, et comme fleur de cette réunion de quatre-vingt pièces irréprochables, une admirable épée de parement à monture d'argent émaillé dont la lame en couleur *bleu paon* est, à un tiers de sa longueur, décorée de fines arabesques d'or. Ces arabesques encadrent des vers latins indiquant que l'arme sans seconde que je signale, a appartenu à Gaston de Foix, tué à la bataille de Ravennes, en 1512. Lequel, dit Brantôme « portoit sur soy » (le jour de cette bataille) une *faveur* de la duchesse de Ferrare — Lucrèce Borgia.

Cette passion que je révèle, explique comment le peintre à la mode, le poète des chansons badines écloses sur la toile, le magicien qui invente un monde sur le coin d'un éventail, le charmeur qui dit en d'exquises aquarelles tout ce qui palpite dans sa pensée, n'a pas pignon sur rue ou hôtel avenue de Villiers. Il vit avec ses rêves, au milieu de ses chimères, côte à côte avec ses amis, les livres, et ses brillantes et fières maîtresses, les épées qui parlent de gloire et d'héroïsme, et sa thébaïde prend aussitôt des allures de palais. Il revoit les grandes actions, les tournois, les combats meurtriers. Il entend flotter dans l'air les oriflammes fièrement déployées. — Une rodomontade espagnole, citée par Brantôme, disait à propos d'une rapière : O épée! si tu pouvais parler! — Il s'isole avec volupté dans la contemplation d'un passé qui fut grandiose et dont, hélas ! nous n'avons plus qu'un bien pâle reflet.

M. de Beaumont habite, près du parc Monceau, une maison dont l'aspect a quelque chose de bizarre : « Un peu en retraite sur ses deux voisines, qui semble avec elles vouloir se tenir sur la réserve. La façade, d'apparence rigide, ouvre son huis central précédé d'une cour étroite sur un perron de pierre de cinq marches. Mais, détail particulier, la véritable entrée de cet

immeuble est sur son côté droit, après une grille finement ouvrée, provenant sans doute de quelque couvent d'Espagne, une porte bâtarde d'apparence tout à fait discrète. Entourée — pendant les beaux jours — de chèvrefeuille et de jasmin, elle reste entre-bâillée sur un long passage, que bordent au printemps de rares lilas. Ce passage, dont Alexandre Dumas, dans l'*Ami des femmes*, a décrit les mérites et avantages mystérieux, donne à son extrémité sur l'avenue Wagram. »

M. de Beaumont tient à sa maison. Il y a ses aises ; il s'y sent bien absolument ; il y trouve cette liberté d'allure qu'on a dans un vieux vêtement qui a pris toutes les sinuosités du corps. Et puis, il y est *provisoirement* depuis dix-neuf ans. Quelle bonne raison pour ne pas changer. Le peintre en a bien une autre : « J'aurais le *spleen*, murmure-t-il quelquefois, si je n'avais plus, comme expression de ma liberté à outrance, cette fameuse petite porte entr'ouverte jour et nuit. » Il ajoute encore, non sans un soupir de regret : « Par ce chemin, dont se défient les voleurs — et ils ont bien raison — m'arrivent parfois, habillés tout de rose, certains aimables souvenirs du gentil pays de Bohême. »

EUGÈNE MONTROSIER





CHARLES DELORT



Delort est resté un capricieux. Il suffit de visiter son atelier pour s'en convaincre. A côté d'un tableau moderne, on voit une esquisse Louis XV. Des hussards républicains coudoient des bergers Watteau, tandis que Manon Lescaut regarde Daphnis et Chloé. Un entassement des objets les plus disparates, un fouillis, un véritable kaléidoscope, qui se déroule sous les yeux du visiteur surpris, résultent de ces tendances diverses et de cet éclectisme ; car, avant tout, notre ami est un artiste consciencieux, qui ne se permettrait certainement pas de peindre un bibelot, une armure, une étoffe, sans les avoir sous les yeux.

Si certains essais enfantins pouvaient faire présumer à sa famille, qui

aimait les arts, qu'il possédait en lui la vocation d'un peintre, son peu de persévérance, montré généralement en toutes choses, faisait craindre qu'il n'abandonnât ses pinceaux bien longtemps avant de s'être livré à un travail sérieux.

Ces craintes légitimes ne se sont pas réalisées. Delort, malgré les écarts d'un tempérament méridional qui le faisait se ruer au plaisir et au travail avec le même entrain, la même énergie, est toujours revenu à la peinture. C'est peut-être la seule passion à laquelle il soit resté fidèle.



Cette ardeur, ces entraînements, ces longues paresses, à une époque de la vie où les peintres se doivent sans réserve à leurs études les plus sérieuses et les plus suivies, lui ont peut-être nui dans le passé et l'ont peut-être aussi retardé dans la carrière que son talent si incontestable et si original l'appelle à parcourir. En tout cas, les heures perdues n'ont altéré en rien sa faculté de composition, qui reste sa qualité dominante, et de jour en jour il acquiert, — Charles Delort est un jeune, — cette fermeté d'exécution qui lui faisait parfois défaut à ses débuts.

Ses premiers pas ont été dirigés par M. Duhousset.

C'est le même professeur qui a commencé de Neuville et a décidé de la carrière de celui-ci. M. Duhousset consentit à se charger complètement de Charles Delort. Il devait le préparer et le faire entrer à l'École militaire, puis à l'École d'état-major.

« Soyez reçu d'abord, lui répétait-il, vous ferez ensuite de la peinture, et vous donnerez votre démission si le cœur vous en dit. »

M. Duhousset était alors professeur de dessin au collège de Lorient. En outre, il était attaché à la commission de pyrotechnie et de balistique de Gavres. Un artiste doublé d'un mathématicien transcendant. Charles Delort avait de la chance. Au début de la vie, il était impossible de rencontrer un guide meilleur et plus sûr que cet homme au sens droit, à l'esprit juste, un type de loyauté et d'honneur. Six pieds et une longue barbe noire

encadrant des joues pâles. Deux yeux brillants et veloutés à la fois, et qui pétillaient au fond d'orbites cerclées de bistre, éclairaient cette tête originale. C'était un géant maigre que le *père* Duhousset, ainsi qu'on l'appelait familièrement, un géant un peu voûté, la tête penchée sur l'épaule. Avec cela, doué d'une force herculéenne et d'une patience à toute épreuve. Il en fallait avec son élève; ce salpêtre lui donnait du fil à retordre. Cependant, lorsque les foucades s'emparaient de l'intraitable, lorsqu'on était obligé de renoncer à lui faire entendre raison, le père Duhousset avait trouvé une punition épique. Au bas du jardin, on construisait à cet instant un puits peu profond. Avec des précautions tendres, il s'emparait de son élève et le descendait doucement dans le silo. Avouons-le, ce moyen avait peu d'action; le père Duhousset fut tôt obligé d'y renoncer.



« Vous êtes bien avancé, disait le rebelle sans s'émouvoir, vous serez obligé d'aller chercher une échelle pour me retirer de là. »

Et le père Duhousset allait effectivement chercher l'échelle.

Bientôt Charles Delort abandonna son cher maître qui, à son gré, insistait trop sur la nécessité d'entrer à Saint-Cyr, et s'installa à Paris. Grâce à la recommandation de Gérôme, un ami de sa famille, il entra dans l'atelier de Gleyre.

Comprenant bien vite qu'une facilité naturelle de crayon ne suffit pas pour faire un véritable peintre, il se mit à piocher consciencieusement et avec une ardeur soutenue. Il a dix-huit ans, à cet âge, on peut à la fois s'amuser et travailler.

Auprès de ce maître, auquel Gustave Planche, qui n'était certainement pas prodigue d'éloges, accordait une couleur vigoureuse, un dessin pur et le mouvement naturel, il fit des progrès rapides; comme exemple à suivre,

peut-on mieux demander? Ce fut là aussi, sans doute, que le brillant élève conquit ces gammes chaudes, fines, vigoureuses, que nous retrouverons plus tard dans toutes ses compositions.

L'heureuse occasion d'un voyage se présente. En 1862, Gérôme partait pour l'Égypte, et Charles Delort s'embarquait avec lui. L'Égypte, sa population bariolée, ses palmiers et son ciel, les sables, les ruines amoncelées le long du fleuve, c'est pour un peintre un véritable Chanaan. Dirigé par son nouveau maître, l'artiste allait continuer là, dans le plein air, de sérieuses études.



De retour à Paris, il entra en loge le deuxième, mais ses commencements n'étaient point assez suivis pour lui permettre de disputer le prix de Rome à des concurrents tels que Leloir, Paul Laurens, Henri Levy, etc.

Vers 1872, quand on allait surprendre notre ami à Marlotte où il avait installé, — provisoirement toujours! — son atelier, on le trouvait occupé, entre deux parties de chasse, à tailler le cuir, le velours et le satin. Il faisait lui-même des costumes, disant, avec raison, qu'aucun ouvrier ne réussissait à leur donner le caractère de l'époque.

En ce temps-là, Holbein, Albert Dürer, Lucas Cranach, Aldegrever, Quentin Metzys, étaient ses dieux. La coupe d'une cape ou d'un haut de chausses lui causait des insomnies! Que de tâtonnements, que d'essais pour en arriver à habiller ses modèles comme ceux de ses maîtres favoris!

Laissant là ses chiens et la chasse, il parcourait la Belgique, la Hollande, la Suisse, pour étudier chez eux les peintres du XVe et du XVIe siècles. Au retour de ces excursions, ne rêvant plus que lansquenets aux pourpoints tailladés et femmes rêveuses de la mystique Allemagne, il donnait aux Salons de 1872, 1873, *l'Embuscade, la Confidence, les Maraudeurs.*

Depuis l'Exposition de 1875, à laquelle il obtint une médaille pour son tableau l'*Embarquement de Manon Lescaut*, sauf un tableau moderne, *l'Arrestation d'un Braconnier*, et la *Prise de la Flotte hollandaise*, il paraît s'être voué au XVIIIe siècle, surtout à la femme de cette époque d'élégance, de mœurs et d'esprit faciles. Sans renier ses anciens dieux de l'école flamande, il brûle son encens aux pieds de Chardin, de Latour, et souvent à ceux de Watteau et de Fragonard. Le voyage à Cythère a fait un peu oublier le sévère Holbein. Un bonnet Louis XV, trouvé après bien des recherches, lui procure les mêmes émotions que celles éprouvées autrefois devant une belle armure maximilienne. Les ustensiles de ménage les plus simples, les plus vulgaires, à côté des étoffes les plus riches, pourvu que le tout soit du plus pur Louis XV, s'entassent dans son charmant petit hôtel de la rue d'Offémont, comme autrefois les casques, les armures, les rapières et les cranequins, dans sa maison de Marlotte.

Le milieu dans lequel il vit exerce quelquefois une certaine influence sur les tableaux de Charles Delort. Après un court séjour au 23e dragons, où il avait été nommé sous-lieutenant de réserve, le voilà dans la note militaire. Il expose alors la *Prise de la Flotte hollandaise par les hussards de la République*, tableau qui lui vaut une deuxième médaille en 1882. Avant, il a peint la *Semonce,* petit tableau de genre, où l'on voit un chanoine en train de laver la tête à un lieutenant de chasseurs. Sans doute quelque coquin de neveu qui n'en est pas à ses

débuts dans sa carrière d'officier viveur, à en juger par la rareté de ses cheveux.

Ceci posé, il est utile de revenir quelque peu à ses premières années, à son entrée dans la vie, à sa famille.

Son père, homme éminemment remarquable par son aptitude aux affaires, l'un des fondateurs et administrateurs de Paris-Lyon-Méditerranée, et aussi des mines de la Grand'Combe, mourut en 1846, laissant à sa veuve et à ses enfants une belle fortune. Enfant gâté, s'il en fût, Charles Delort demeura donc sous la tutelle et la surveillance de sa mère, une Américaine de New-York, née de parents créoles français de l'île Saint-Domingue. Surveillance fort légère, tutelle bien douce, qui n'entravaient en rien ni ébats, ni caprices. La fortune, que lui avait laissée son mari, permettait à la mère de satisfaire aux goûts de ses enfants, qu'elle idolâtrait. Charles Delort fut donc élevé à l'américaine, et plus que les autres, profita de cette école de liberté et du plein air.

Sa première enfance s'écoula à la campagne, dans les environs de Bordeaux. Là, grâce à des exercices constants, son agilité et ses forces se développèrent d'une façon surprenante. Il est devenu, il est toujours un robuste, un adroit, un alerte et surtout un passionné pour tous les sports.

A douze ans, trouvant la vie champêtre un peu monotone, malgré les courses à travers champs, l'équitation, la gymnastique, il déclare à sa mère, qui n'ose point le contredire, qu'il veut entrer à l'École navale. Les longs voyages, les grandes découvertes, les aventures, c'était là la vie rêvée. Il semblait bien fait pour elle. Nerveux, indomptable, et d'une santé superbe, il pouvait supporter les plus grandes fatigues. Il fut donc mis en pension au collège de Lorient, l'une des meilleures écoles spéciales. Mais

la discipline, les longues études, les travaux ardus, ne conviennent guère à cette nature ardente, agitée, avide de plaisirs surtout. Naturellement,



il ne devait pas faire un long séjour dans les écoles préparatoires. Une injustice le fait sortir du collège de Lorient, au moment où, ayant changé d'idée, il dirige ses vues vers l'École militaire. C'est alors que M. Duhousset, ainsi qu'il a été dit plus haut, consent à se charger de lui. Bientôt, il changera encore d'avis; après avoir brillamment passé ses examens du baccalauréat, il veut être peintre, et il deviendra, contre vent et marée, un peintre, un vrai peintre, justement célèbre, et non moins justement apprécié.

L'âge n'a modifié en rien le caractère de l'enfant devenu homme; Charles Delort est demeuré essentiellement fantaisiste.



Aujourd'hui, il est d'une taille moyenne, un peu râblé, les épaules larges, sans être ni lourd ni empâté, plutôt musclé que gras. La tête, petite, respire l'intelligence, L'œil, protégé d'ordinaire par un binocle, est tour à tour doux et brillant. Le nez fin, les narines sensuelles, la bouche un peu rentrée et le menton proéminent, rappellent le profil de certaines médailles romaines. Bien avant l'heure, la vie mouvementée lui a mis un fort œil de poudre sur la tête. Il porte les cheveux courts sur le front, un peu plus longs et relevés sur les tempes; la moustache retroussée, une certaine crânerie dans la démarche, jointe à une allure toujours correcte, lui donnent la tournure d'un officier de cavalerie en bourgeois. Il n'en est peut-être pas fâché. Pendant la guerre, dans la garde nationale à cheval, il a fait largement

son devoir, et, à Buzenval, il a été pendant tout le jour, sérieusement engagé. De plus, son séjour aux dragons lui a conservé un goût profond pour les choses militaires.

Voilà pour le physique ; au moral, il est aimé de ceux qui l'entourent, de tous ceux qui l'approchent. Il est resté l'ami de de Neuville, son ancien camarade de collège de Lorient, celui non moins intime de Leloir, son concurrent en loge. Tous ceux qui l'ont côtoyé dans la vie l'apprécient et l'estiment. Dans les rangs des artistes, il ne compte que de sérieuses sympathies.



Remarquons, en passant, combien, contrairement au dire des



bourgeois, des Philistins, des Prudhommes, sont nombreuses ces affections entre artistes, ces amitiés réellement fraternelles, exemptes de jalousie et d'envie. Elles sont sincères autant que solides. Charles Delort a su en grouper un grand nombre autour de lui. Il y répond avec usure. Quand on le connaît, qu'on le connaît bien, il est impossible de ne point s'attacher à lui. Vif, prompt, un peu brusque peut-être, un peu railleur aussi; que voulez-vous, il est né à Nîmes, et dans ses veines coule un sang chaud et ardent. Rassurez-vous, s'il a vu le jour au bord des arènes, il n'a rien conservé de cet exécrable accent du Midi. Bon et cordial, il est impossible d'être meilleur camarade, ami plus dévoué et plus sûr. Franc comme l'or et le cœur sur la main.

Maintenant, continuons à passer en revue sa carrière.

C'est de Marlotte que nous est venu *Daphnis et Chloé*, le premier tableau qui l'a désigné à l'attention du public. Il s'était installé là pour travailler d'abord, pour pouvoir chasser ensuite. Louant une partie de la forêt de Fontainebleau, possédant une petite meute, il chassait à pied et à cheval, tout en piochant consciencieusement.

Daphnis et Chloé, ce tableau si chatoyant, si original, fit sensation au Salon de 1866.

Sous un ciel du Levant, au bord de la mer, Chloé, anxieuse, joue de la flûte. Au loin, sur les flots bleus, se penche la barque des pirates qui ont enlevé les bœufs de Daphnis et le berger lui-même. Aux sons bien connus du chalumeau, les bœufs se jettent à la nage et ramènent Daphnis à son amie.

Composition heureuse, dessin franc, couleur exquise, tout est réussi dans cette œuvre excellente. Elle mettait Charles Delort justement en relief et le classait dès son début. Ce début était remarqué et noté par les grands critiques. Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier ne lui marchan-

daient ni les éloges, ni les encouragements. Aux Salons suivants, les tableaux de genre qu'il expose le maintiennent au même rang. Les amateurs et les marchands apprennent le chemin de l'atelier de Marlotte.

Après la guerre, en 1872, il expose *l'Embuscade.* Deux reîtres, deux soudards allemands, attendent au coin d'un bois un voyageur qu'ils vont égorger et dépouiller. Nous voici déjà loin de l'idylle de Longus. Mais, à chaque instant, dans l'œuvre de Charles Delort, nous passons d'un genre à un autre, nous franchirons les époques. Il ne se claquemure jamais dans un coin spécial. Eclectique avant tout, il passera avec facilité du plaisant au sévère, du triste au gai, du drame le plus sombre au vaudeville le plus badin et le plus léger.



Nous voici arrivés à l'une des pages capitales de son œuvre : *l'Embarquement de Manon Lescaut* pour la Louisiane, exposé en 1875. La désolée Manon, dans une barque que secouent de grandes vagues, est entourée d'exempts et se dirige vers un vaisseau de haut bord Louis XV, dont le château d'arrière surélevé est surchargé de sculptures. Dans la composition de cette scène, l'artiste a déployé tout son talent et toute sa verve. L'expression des personnages, les détails, le mouvement, la vivacité du coloris, tout vous frappe à la fois dans ce remarquable ensemble, où les jeux de lumière sont rendus avec un art très délicat.

Le tableau appartient aujourd'hui à M. Lefebvre; il fait partie de la galerie du château, réellement princier, de Chamant.

En 1876, *Dans le parc, déjeuner après le mariage.*

En 1878, *Hallali dans un marché.* Un dix cors est pris, hallali courant, au milieu des fruitières et des maraîchères Louis XV, épouvantées.

En 1880, *Braconniers.*

En 1882, *La Flotte hollandaise.*

Avant d'avoir été exposée, avant sa sortie de l'atelier, la *Prise de la flotte hollandaise* a donné lieu à une polémique entre les journaux militaires français et hollandais.

La légende, dans les dessins et gravures de l'époque, présentait toujours les hussards français chargeant ventre à terre et sabre en main sur la glace, contre les impassibles murailles de bois condamnées à l'immobilité et à l'impuissance. Ainsi présenté, ce fait fabuleux plaisait au chauvinisme national qui, dans ce combat fantastique et, à coup sûr unique dans l'histoire, trouvait largement son compte. Un officier hollandais, croyant sans doute que Charles Delort avait sacrifié à cette fable, et avait peint des cavaliers courants et glissants bride abattue sur un miroir, contesta l'exactitude du fait historique, en s'appuyant sur des documents puisés dans les archives de son pays; le commandant de la flotte avait l'ordre de se rendre sans coup férir à l'armée française, et ne chercha point à compromettre inutilement la vie de ses hommes dans une défense matériellement impossible.



Il fut aisé à Charles Delort de répondre à la lettre publiée par *le Figaro,* que son intention s'était bornée à rendre l'effet pittoresque.

Le détachement de hussards est arrêté. Il attend. Dans ce tableau, composé avec un soin extrême et une consciencieuse recherche de la

vérité, poussée jusque dans ses plus minutieux détails, il n'y a ni combat ni attaque; c'est un simple amarinage auquel les immenses forteresses prisonnières du froid sont fatalement condamnées. Des cavaliers ont mis pied à terre sur la glace, l'un d'eux ressangle son cheval. Les autres se tiennent le mousqueton sur la cuisse, le sabre au fourreau. Au second plan, le commandant de la flotte rend son épée à Lahure, le chef du détachement français. Un soleil rouge se couche à l'horizon dans une bande de pourpre et éclaire cette scène d'un effet saisissant. Il est bien évident que si l'officier hollandais qui a pris à partie Charles Delort avait pu voir ce tableau, il se serait abstenu de tout commentaire et de toute critique. Les recherches de l'artiste, ses études au Texel, les documents qu'il a consultés, ne laissent aucun doute sur la façon exacte dont la scène a été rendue. Il est clair que le fait a dû se passer ainsi.



Avons-nous besoin de rappeler que *la Prise de la flotte hollandaise* a remporté un grand et légitime succès au Salon de 1882?



La liste des toiles serait trop longue à énumérer. Elle augmente sans relâche, sans trêve. Les tableaux qui sortent de l'atelier de Charles Delort sont nombreux, ondoyants et divers. Les sujets, variés à l'infini, prouvent, nous le répétons à dessein, que son talent ne s'est jamais renfermé dans une spécialité quelconque, et que Delort peut aborder tous les genres avec un égal succès.

Disons aussi que Charles Delort n'est pas seulement un peintre de genre, mais encore un paysagiste distingué. A côté des personnages vivants, se remuant avec une vérité, une sincérité qui montrent à quel point la main de l'artiste obéit à sa pensée, se trouve

presque toujours un paysage qui, loin d'être un accessoire, est au contraire traité avec la même valeur, la même conscience.

Depuis bien des années, Charles Delort a quitté Marlotte. Il habite maintenant, nous l'avons dit, à un pas de l'avenue de Villiers, au nº 5 de la rue d'Offémont, un coquet petit hôtel. Au-dessus d'élégants appartements réservés à la famille, car Charles Delort est marié et père de deux amours de bébés, un atelier très spacieux. Tout autour, au-dessus de la cimaise, des études par douzaines. La série s'en augmente chaque jour.

L'atelier est partagé en deux. Séparée de la première par un rideau, se trouve une seconde pièce, pourvue d'une bibliothèque et meublée d'une table en bois. C'est l'atelier du dessinateur et de l'aquarelliste.

Comme aquarelliste, Charles Delort n'appartient pas à l'école du procédé. La teinte d'un seul jet, les blancs conservés ou ménagés, il s'en préoccupe peu, il les dédaigne. Pourvu qu'il arrive à la fermeté du dessin, du modelé, à la vivacité du coloris, pourvu qu'il obtienne l'effet demandé et cherché, peu lui importe par quel moyen. Il gouachera, il empâtera, il accumulera tons sur tons, il grattera même peut-être, tout lui est bon pour arriver au résultat. Aussi bien, il n'est point le seul qui agisse ainsi. Ils sont nombreux ceux qui négligent les principes étriqués, les règles étroites et resserrées de la vieille routine. La couleur et le mouvement



ne doivent-ils pas être les premières préoccupations de l'artiste. Nous sommes loin de l'époque où l'aquarelle passait pour un mode de l'art soumis à des règles invariables. Aujourd'hui, grâce à Dieu, et depuis longtemps déjà, — avant même Decamps et Bonington, — on en est arrivé

non seulement à donner à l'aquarelle la couleur et la vigueur, mais encore à la faire rivaliser avec la peinture à l'huile.

Tel est le but de notre ami lorsqu'il peint à l'aquarelle.

Dans ces quelques lignes, j'ai essayé à mon tour de dessiner une des physionomies artistiques les plus originales, les plus sympathiques de cette époque. Cette esquisse demeure forcément incomplète. Charles Delort est encore tout jeune, son œuvre est déjà remarquable; nombreuses, les toiles se succèdent avec rapidité. Bien des pages devront donc être ajoutées à cette biographie, qui ne saurait avoir d'autre valeur, dans les éloges mérités, que sa sincérité et son exactitude.

GEORGES PRADEL.



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

